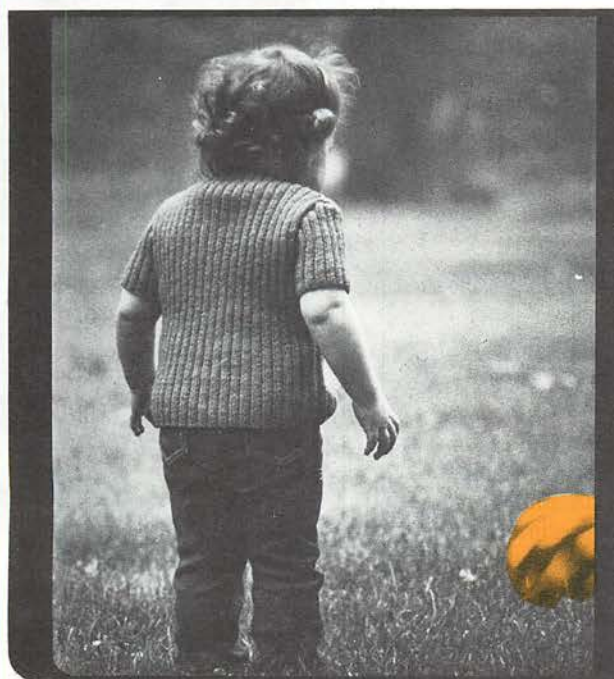


TRIBUNE DE GAUX



L'enfant à la découverte de la vie

Un médecin parle aux parents

parce qu'un monde
frappe à la porte...

tout homme moderne
doit posséder

**la grande
encyclopédie**

Larousse



en 20 volumes, une bibliothèque
de 8 000 titres qui rend
l'événement intelligible,
le futur prévisible,
le présent utilisable.

8 000 problèmes
(400 000 sujets traités)
présentés dans l'ordre
alphabétique sous forme
d'articles-dossiers ;

1 000 spécialistes internationaux
15 000 illustrations en couleurs.

reliure de luxe (23 x 30 cm)

un 21^e volume d'index
est offert à tous les souscripteurs

le tome 3 est déjà paru
(Australie - Bouddhisme)



PRIX DE FAVEUR DE SOUSCRIPTION

Facilités de paiement.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

**Hôtels
Restaurants
Grandes collectivités
Cantines**

Avec plus de 10 000 articles

BEARD.

répondra à toutes vos
demandes

en argenterie, acier inox, por-
celaine, verrerie, voitures de
service, etc.

Une seule source d'achat
vous évite des recherches
compliquées et onéreuses
pour la sélection de chacun
des articles dont vous avez
besoin.

Les références mondiales de

BEARD.

de l'hôtellerie de luxe à la
catégorie grand tourisme,
sont pour vous la meilleure
garantie de prix compétitifs.

BÉARD S.A.

Case postale 245

CH - 1820 Montreux (Suisse)

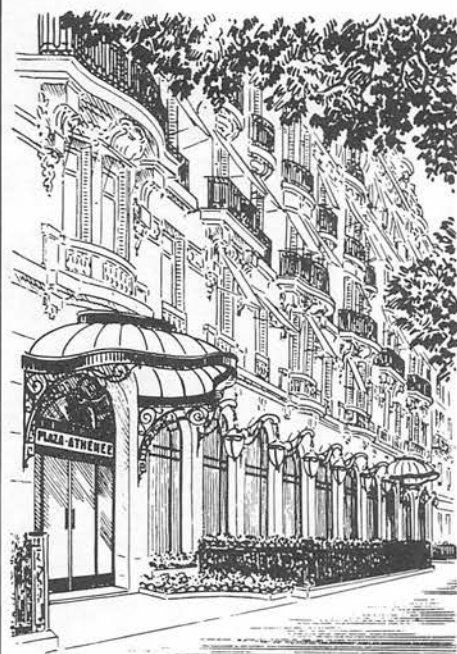
BÉARD (FRANCE) S.A.

Boîte postale 50

F - 06 La Trinité-sur-Nice

PARIS

**HOTEL
PLAZA
ATHÉNÉE**



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE
PARIS 8^e - 359-85-23

TRIBUNE DE CAUX

N° 11 - NOVEMBRE 1972

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Claire Evans-Weiss, Regula Flütsch, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S. A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux.

Art de vivre européen...

C'est décidé : l'Union européenne verra le jour avant 1980. Ce ne sera pas une « Europe mercantile », mais une Europe conçue et réalisée au service des hommes, pour reprendre les termes du premier ministre français. Chacun des neuf chefs d'Etat ou de gouvernement réunis à Paris ont affirmé leur détermination de construire une Europe sociale, solidaire et ouverte sur le monde. D'ici au printemps, les bases d'une union économique et monétaire auront été jetées, permettant à l'Europe de présenter un front sans faille dans la gigantesque négociation qui s'engagera sur les échanges mondiaux.

Pourtant, au même moment, l'un des gouvernements présents cédait aux pressions américaines en refusant d'accepter à Genève un accord sur le cacao. Après six semaines de laborieuses négociations, les pays du tiers monde avaient espéré que la Communauté ferait bloc. Leur déception est profonde. Les Européens sauront-ils aligner désormais leurs actions sur les principes qu'ils proclament ?

« Définissons un *art de vivre européen*, le reste suivra », soulignait le vice-président du Conseil national du patronat français.

Cet art de vivre, nous le voyons comme un triptyque. Tout d'abord, les partenaires sociaux, ainsi que le souhaite M. Messmer,

institueront le dialogue à l'échelon européen. Toute vie communautaire présuppose des sacrifices. Pour résoudre l'angoissant problème de l'inflation, par exemple, il faudra bien que chacun commence par soi-même, sans attendre que d'autres se disciplinent.



Puis, l'Europe devra se mettre au service des continents plus pauvres. Si ses dirigeants veulent donner un espoir à la jeunesse européenne, ils devront avoir le courage de renoncer à certains intérêts.

Enfin, l'Europe n'est-elle pas appelée à donner au monde l'image d'un continent où les rapports entre les hommes soient conformes à la loi divine ? Les grandes conquêtes sociales, une solide tradition chrétienne et humaniste, tout pousse l'Europe à s'avancer sur cette voie qui est celle de sa plus authentique vocation.

SOMMAIRE

- 4 **LA FORMATION DU CARACTÈRE DE L'ENFANT**
Expériences et observations d'un pédiatre genevois
- 8 **L'ENVIRONNEMENT, DÉFI AUX FORCES DE L'ESPRIT**
par l'écrivain suisse Peter Lotar
- 12 A propos de Roger Garaudy
- 14 **FAIRE LE PREMIER PAS**
Réflexions d'une Jurassienne
- 15 **PARTIE SERRÉE SUR L'ÉCHIQUIER ASIATIQUE**
L'éditorial d'un hebdomadaire indien

Dans le vent

Chez nous, un vent glacial souffle du nord ce matin. De ce côté-ci du village, deux girouettes sont là pour nous indiquer d'où vient le vent. Mais elles ne sont pas toujours d'accord entre elles, ni avec l'itinéraire des nuages qui défilent sous le ciel bleu.

La première, c'est le coq de l'église, dont le pivot fatigué par le temps freine sans doute un peu la rotation. Une fois qu'il est établi dans une position, il refuse de céder à la moindre saute de brise.

De l'autre côté de la rue, sur la faite d'un gros colombier qui vient d'être restauré, notre seconde girouette représente, en métal découpé, un gracieux cheval cabré. Tout neuf et pimpant, le petit cheval de zinc sem-

A TRAVERS CHAMPS

ble écouter les bruits du village et s'orienter au moindre courant d'air. Même par le grand vent d'aujourd'hui, il est sans cesse en mouvement.

Puisque les choses sont faites pour donner des leçons aux gens, on peut penser que le coq nous enseigne la fidélité à l'essentiel et l'indifférence aux sautes de vent de la mode, tandis que le cheval nous invite à rester sensibles aux moindres besoins de nos proches.

Mais peut-être que l'un et l'autre sont placés là surtout pour nous rappeler que l'homme n'est pas une girouette. Après tout, rien n'oblige personne à vouloir absolument être « dans le vent ».

Ph. Schweisguth

Enfants et parents à la découverte de la vie

Réflexions
et expériences
d'un pédiatre
genevois



Le Dr Daniel Oltramare

« Je suis un médecin pour enfants bien portants », disait le Dr Daniel Oltramare à sa future épouse le jour de ses fiançailles. Par ces quelques mots, il résumait ce qui allait être l'orientation de sa médecine : préparer les enfants à la vie en les aidant à développer au maximum leurs possibilités l'intéressait plus encore que de guérir les maladies.

Neuf ans après sa mort, les confrères du Dr Oltramare qui ont souri parfois de ses méthodes originales, empreintes d'un solide bon sens et pétrées d'une conviction chrétienne profonde, reconnaissent aujourd'hui qu'il était peut-être simplement en avance sur son temps. Sa rencontre avec le Réarmement moral avait apporté à cet homme de science, diplômé des Universités de Genève et de Lyon, le courage de remettre en question toute sa médecine et ses méthodes thérapeutiques à la lumière d'une honnêteté totale vis-à-vis de la vie et de l'enfant, et d'un sens des responsabilités face à la société.

Ses consultations étaient le plus souvent une éducation des mères dont les attitudes sont déterminantes pour le comportement et pour la santé des enfants.

Depuis la mort de Daniel Oltramare, la

Tout enfant, affirme le Dr Oltramare, possède une personnalité qu'il faut respecter et développer pour qu'elle soit employée pour le bien de la communauté.

Dès sa naissance, il dispose en lui d'un certain nombre de virtualités qui vont se réaliser et qui seront les bases, bonnes et mauvaises, de sa destinée. On ne peut rien y ajouter, ni en retrancher quoi que ce soit ; tout ce que l'on peut faire, c'est de mettre en action la potentialité de vie d'un enfant.

Autrement dit, un enfant nous est remis, et de cet enfant rien d'autre ne sortira que ce qu'il a en puissance en lui. Ce n'est pas parce qu'une plante aura été mise dans une terre spéciale qu'elle pourra produire la graine d'une autre sorte de plante.

Se passer de nous

La personne qui s'occupe d'un enfant doit avoir pour but de lui donner, comme à une plante, toutes les possibilités d'épanouissement. Quand l'enfant vient au monde, notre objectif est d'en faire un bel enfant,

médecine a fait des pas de géant, mais l'optique qu'il avait acquise sur la formation du caractère de l'enfant (et sur celle, parallèle, on le verra, de l'alimentation) a gardé toute son actualité. (Dans une interview récente publiée par L'Express, le Dr Dubos, le grand biologiste américain d'origine française, affirmait : « Les premières années de la vie influent de façon indélébile sur l'avenir de l'adulte. L'être humain est façonné physiologiquement, intellectuellement, psychologiquement, de manière presque irréversible, dès l'âge de six ans. »)

La fille aînée du Dr Oltramare — elle-même mère de deux enfants — qui fut sa secrétaire pendant un certain temps, a glané dans ses propres souvenirs, dans les notes de son père et dans les témoignages de certaines mères de famille et d'infirmières, des expériences et des réflexions qui peuvent servir la recherche des psychologues et des médecins d'aujourd'hui sur l'étude des premières années de la vie. Ces notes n'ont aucun caractère systématique et ne sont que des points de repère, ou des têtes de chapitre du grand livre, qui nécessite une constante remise à jour, de la préparation à la vie.

mais surtout de le mener jusqu'au stade où il saura se passer de nous, c'est-à-dire être un individu libre. Cet instinct de liberté est naturel ; de l'autre côté, il y a chez la mère un instinct qui la pousse à se sacrifier pour l'être nouveau qui lui est confié. Toute femme qui n'a pas cet instinct n'est pas une bonne mère ; elle prend plaisir à s'occuper de son enfant, à le langer, à l'habiller, à lui donner à manger. Mais l'instinct de l'enfant et celui de la mère, tout naturels qu'ils soient, s'entrechoquent. Un jour l'enfant se libère ; la mère sent qu'il lui échappe. Il manifeste sa volonté par mille petits détails alors que sa mère veut encore lui imposer la sienne.

Avec un enfant unique, la mère ne peut assouvir son instinct maternel comme elle le ferait si elle avait plusieurs enfants ; elle a tendance à étouffer psychologiquement son enfant en l'empêchant de manger seul, de s'habiller seul, pour garder plus longtemps le plaisir de s'occuper de lui. Cette domination pèsera sur l'enfant toute sa vie et, plus tard, il ne saura pas prendre ses responsabilités.

Mettre en action la potentialité de vie de l'enfant

L'alimentation : bien plus que l'acte de se nourrir

Ces responsabilités, l'enfant doit les prendre tout d'abord dans son alimentation, qui est une adaptation à la vie et non, comme beaucoup le pensent, simplement l'acte de se nourrir. Pour le nouveau-né, c'est la première difficulté qu'il rencontre, le premier moyen qui lui est offert de développer son instinct, son goût, sa curiosité. Le contraste des aliments qui lui sont présentés éveillent en lui une partie de sa psychologie de la vie, ce qui est très important au seuil de son existence. En habituant le bébé à goûter chaque jour quelque chose de nouveau, on exerce son caractère à accepter la nouveauté. On ne libère pas un enfant en le privant d'aliments qu'il ne connaît pas ou en lui supprimant ceux qu'il n'aime pas. Un enfant peut par exemple refuser un légume parce qu'il ne sait pas ce que c'est, mais s'il voit son père prendre de la moutarde, il en voudra et prendra avec plaisir ce qu'il aurait refusé en d'autres occasions.

Le devoir de sa mère est de lui proposer — ce qui ne veut pas dire imposer — tous les différents goûts qu'il trouvera au cours de sa vie, pour qu'il apprenne à les connaître, puis à les aimer. On peut utilement lui dire, par exemple : « C'est en apprenant à manger de tout que tu pourras voyager, te rendre dans des pays très intéressants où tu trouveras une nourriture très spéciale. Sinon, et c'est bien dommage, tu te priveras de ces aventures. »

Si l'alimentation doit développer l'instinct, les connaissances, le goût de l'enfant, le truquage alimentaire est un non-sens. Cacher un œuf dans la soupe, sucrer les légumes, c'est tromper l'enfant. Pour que celui-ci puisse prendre ses responsabilités, c'est-à-dire connaître ses besoins en qualité, et en quantité, il faut qu'il sache ce qu'il mange !

Marges de sécurité

Chaque âge prépare le suivant. Si votre enfant a deux mois, donnez-lui de temps en temps de la nourriture de quatre mois, comme pour lui dire : « Voilà ce que tu auras quand tu seras plus grand. » Pour l'orienter vers le nouveau. A un enfant de huit mois on fera parfois goûter le repas du reste de la famille, en lui faisant ainsi comprendre que l'alimentation qu'il a pour le moment



« Je vois que tu grandis »

n'est qu'occasionnelle, que petit à petit il trouvera des choses encore meilleures et plus variées. C'est une progression en zig-zag.

S'il est du devoir de la mère d'apprendre à son enfant à manger de tout, elle peut de temps en temps lui permettre d'abuser de certaines préférences pour qu'il apprenne quand l'occasion s'en présente (fêtes, anniversaires), quelles sont ses marges de sécurité. La notion quantitative disparaissant au profit du plaisir de manger, il est indispensa-

ble, parce que profitable, d'introduire la notion d'entraînement de ses possibilités en laissant à l'enfant une grande liberté. S'il en abuse, il ne faut point s'en alarmer, mais simplement alléger sensiblement le repas suivant, ou au besoin mettre l'enfant à la diète pour une journée. « Je n'ai jamais eu d'indigestion chez moi, dit une mère de quatre enfants. Pourtant Olivier avait mangé à l'âge de cinq ans, à Pâques, une douzaine d'œufs et 800 g. de chocolat... Il n'a rien



« La première difficulté »

«Donnez un thème à l'enfant pour son développement»



Len Sirman

«Tu seras fier de toi»

mangé ensuite pendant plusieurs jours : il était nourri pour toute une semaine ! »

Pendant les six premiers mois de sa vie, un enfant dépend presque exclusivement de son entourage pour son développement. Or, la chose importante pour un enfant est de lui apprendre à se libérer peu à peu de cet entourage. A trois ans, un enfant est ce qu'il doit être si les éléments de puériculture qui l'entourent ont pu se retirer, pour lui laisser comme seule aide l'observation des adultes qui forment son cercle de vie. Cette transformation, cette libération, ne se font pas sans difficulté. C'est pour cela que l'enfant, contrairement aux animaux, a besoin de rester pendant de nombreuses années en contact avec ses parents pour les observer et pour s'instruire. Ceux qui l'entourent doi-

vent savoir que l'enfant les regarde : leur comportement devra donc être basé sur la véracité et sur l'exemple.

Un enfant est un être humain ; ni une chose, ni un animal. Chaque fois que nous voulons restreindre chez un être humain ses prérogatives, ou l'assujettir à nos désirs, il se produit chez lui une opposition, une révolte. L'éducation n'aura donc pas comme but de discipliner un enfant pour l'asservir, mais de lui apprendre à se discipliner lui-même.

Si les femmes aiment parler, c'est qu'elles ont reçu la mission d'expliquer aux enfants ce qu'est la vie. Une vraie mère n'est jamais silencieuse avec son enfant ; elle lui explique ce qu'elle fait, pourquoi elle le fait, afin qu'il participe à la vie. « Tu vois, je repasse des chemises pour papa, nous allons nous donner de la peine pour qu'il soit beau. »

Ouvrir une porte

Dans tous les domaines, le but de l'éducation est d'amener un enfant à prendre lui-même la bonne décision, à n'importe quel âge, en lui ouvrant constamment la porte de la vie pour qu'il voie où aller.

Un enfant est un devenir. Il n'a pas quatre ans, il en aura six ; il n'a pas douze ans, il en aura quinze. En gardant cela à l'esprit, vous lui donnez un thème pour son développement, vous lui fournirez une raison de faire les efforts de changement, de discipline, d'alimentation et de bonne conduite nécessaires.

Si vous dites : « Comme c'est gentil de m'aider à faire la vaisselle », l'enfant a l'impression qu'il vous fait une faveur et à l'âge de douze ans, il refusera de la faire. C'est tout différent de lui dire : « Je te sens devenir un homme quand tu fais la vaisselle ainsi avec moi. » Vous l'aidez à construire son caractère pour l'avenir. De même, par exemple, quand vous passez devant une école avec lui tout petit vous direz : « Tu sais, quand tu iras dans cette école, je serai fière de toi. » Ainsi, il ne sera pas angoissé à l'idée d'aller seul à l'école ; il en sera fier.

Ce que l'on veut récolter, il faut commencer par le semer, mais dans un sens positif. Cela ne sert à rien de répéter à votre enfant : « Ote ton coude de la table. » Mais si par hasard un jour il se tient bien, dites-lui que vous vous rendez compte qu'il grandit. Automatiquement, quand l'enfant mettra à nou-



«Cet instinct de liberté»

veau son coude sur la table, il redressera son geste de lui-même, parce que c'est lui qui aura fait le progrès ; ce n'est pas une consigne imposée.

Soulignez le progrès qui s'est fait jour, même s'il n'est pas encore brillant. Récompensez parfois l'enfant par une surprise : « Tu as été si sage cet après-midi que j'ai envie de te lire une histoire. » Vous l'aidez ainsi à comprendre qu'une attitude juste crée une bonne atmosphère, une famille heureuse.

Vous pourrez aussi dire : « Comme je suis heureuse que tu aies compris cela, tu sauras très bien plus tard l'expliquer à tes enfants. » L'enfant, ainsi, n'est pas félicité pour lui-même, mais parce qu'il devient le détenteur de quelque chose de très précieux qu'il aura à transmettre. Ensuite, à l'âge de la puberté, quand les jeunes ont tendance à jeter par-dessus bord tout ce que les parents leur ont enseigné, ils en garderont néanmoins une bonne partie parce qu'eux-mêmes seront arrivés à un certain résultat et qu'ils ne peuvent pas se renier.

Sans partage

Avez-vous remarqué combien les enfants aiment aller chez leurs grands-parents ? Ils savent que ceux-ci seront tout entiers à eux,

« Nous n'avons jamais le droit de regarder en arrière »

sans partage et de tout leur cœur. « C'est pourquoi, disait le Dr Oltramare, j'interdis aux infirmières, aux nurses ou à toute personne s'occupant d'enfants de faire quoi que soit d'autre pendant qu'elles sont avec eux. »

« Que faites-vous quand votre enfant rentre de l'école ? » « Je continue mon travail, répond une mère ; quant à lui, il prend quelque chose à manger et ressort pour jouer. » Le docteur s'élevait contre une telle attitude. « C'est pour l'enfant le moment le plus important de la journée. En cinq minutes, vous pouvez lui demander ce qui s'est passé à l'école, ce qui l'a intéressé, qui il a vu, ce qu'il a dit, etc. Et dites-lui aussi ce que vous avez fait et que vous devez maintenant continuer votre ouvrage, et lui le sien. »

Au-delà du médicament

La préservation de la santé est étroitement liée à la formation du caractère. Le Dr Oltramare conseillait de ne jamais dire à un enfant à qui l'on donne du sirop : « C'est pour calmer ta toux », ou quand on donne de l'aspirine : « C'est pour que tu sois guéri. » Mais simplement : « Cela te fera du bien. » Sans cela, un jour, l'enfant toussera pour avoir du sirop ou se dira très malade pour qu'on lui donne des cachets.

Quand un enfant a une crise d'asthme, la première réaction d'une mère est de vouloir le soulager, de lui donner un médicament, de l'entourer spécialement. Le docteur voyait les choses différemment. Il faisait administrer le médicament, cependant sans expliquer à l'enfant pourquoi on le lui donnait, car il voulait surtout que les mères ne montrent pas leur pitié ou leur crainte à leur enfant, mais au contraire adoptent une attitude aussi naturelle que possible pour l'aider à surmonter sa crise. Il faut lui dire : « Respire plus profondément », et puis, comme l'effet du médicament se fait aussi sentir, « Tu vois, quand tu respirez à fond, cela va mieux. » A la longue l'enfant reprend confiance en lui-même, et a de moins en moins besoin du remède. Il apprend à vivre avec son asthme comme quelque chose qui est son lot dans la vie, qu'il a accepté et qu'il sait surmonter. Il devient un enfant comme tous les autres.

Rien ne fâchait autant le Dr Oltramare que de voir des mères passer leur temps à protéger leur enfant.

Son rôle d'homme

Certaines mères ont de la peine à jouer leur rôle de femme avec leur fils. Elles sont pourtant la première femme qu'il connaisse, et si elles ont su lui inculquer ce qu'est une femme et le respect qu'on lui doit, le garçon ensuite a moins de problèmes dans la vie. A son fils, même encore très jeune, elles diront : « Un homme laisse toujours passer les dames en premier. » Un garçon qui sort avec sa mère devrait être celui qui prend les billets de tram, de cinéma, etc. Par cette attitude, la mère apprend à un garçon à tenir son rôle auprès d'une femme.

De façon analogue, lors d'une visite au Salon de l'automobile, il est parfaitement ridicule d'attirer uniquement l'attention d'un enfant sur une Ferrari qui fait du 200 km. à l'heure. Il est bien plus utile de lui dire : « Te rends-tu compte de tout le travail que demande une voiture ? Comment on apprend à construire un moteur ? etc. » Son imagination se tourne vers l'esprit créateur qui a permis sa production et non sur l'objet de luxe qu'il ne peut pas s'offrir. Le travail prend ainsi pour lui toute sa valeur.

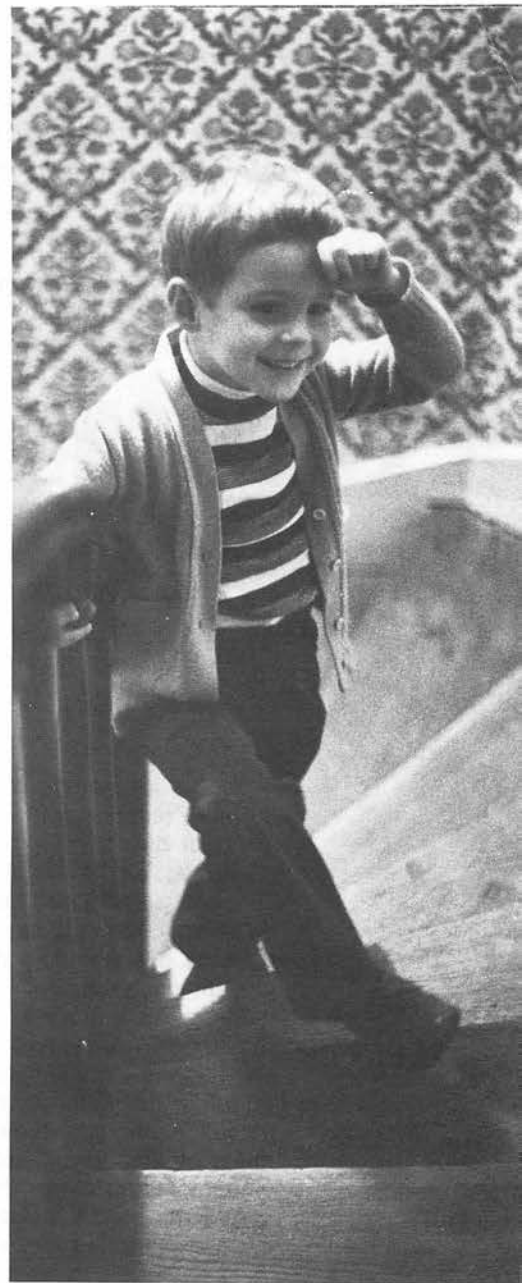
Gravir l'escalier

Si nous considérons la vie comme un escalier à gravir, nous avons deux méthodes d'éducation possibles. L'une consiste à se tenir derrière l'enfant, à le pousser, à le soutenir, marche après marche, et puis quand on le lâche, l'enfant, n'étant plus soutenu, trébuche. Mais nous pouvons aussi monter tout en haut de l'escalier et lui dire gentiment : « C'est jusqu'ici que tu dois monter. » Nous lui donnons les moyens de gravir l'escalier, mais nous ne sommes pas là comme une canne qui, le jour où elle ne sera plus là, priverait l'enfant de ses moyens.

L'enfant est pour nous un devenir, une réalisation qui va s'opérer, en fait une inconnue. En présence d'un enfant, nous n'aurons jamais le droit de regarder en arrière. S'il est utile de comprendre un enfant, il est tout aussi important de lui montrer la façon de dépasser chaque jour les réalisations de la veille.

Comprendre un enfant, c'est être convaincu que, demain, il ne sera plus le même qu'aujourd'hui.

Recueilli par
Claire-Lise Dentan-Oltramare



« C'est jusqu'ici que tu dois monter »

Photos : Danielle Maillefer

L'écrivain Peter Lotar, Suisse d'origine tchèque, s'est adressé l'été dernier, peu après la conférence mondiale de Stockholm sur la protection de l'environnement, à un auditoire réuni à Caux et qui comprenait notamment des peintres, sculpteurs, musiciens et autres artistes. Nous reproduisons ci-dessous l'essentiel de son intervention dans laquelle l'auteur livre ses convictions sur notre monde moderne « que menace le suicide collectif des hommes » et sur la vocation propre de l'artiste, appelé, selon lui, à « parachever la création ».

L'ENVIRONNEMENT, DÉFI AUX FORCES DE L'ESPRIT

PAR PETER LOTAR

Depuis longtemps déjà les intellectuels conscients de leurs responsabilités avaient tiré la sonnette d'alarme pour dire que l'exploitation et la destruction sans scrupules de la nature entraîneraient à la longue l'anéantissement de l'humanité. Et tandis que l'horloge du temps poursuit sa marche inexorable, le suicide collectif des hommes devient une réalité de plus en plus menaçante.

Au moment où les délégués (à la conférence de Stockholm) exigeaient sur un ton pathétique la mise en place de dispositifs agressifs pour combattre la pollution et l'empoisonnement de la nature, leurs usines continuaient de déverser des tonnes de déchets chimiques nuisibles, leurs pétroliers géants de vidanger leurs cuves dans les océans, leur avidité de gain et de plaisir de conduire à l'extinction d'un nombre croissant de races animales.

Richesse du voleur

Tandis que dans l'air, dans l'eau et sur la terre dépérit la création divine, nous la remplaçons par les succédanés que nous avons conçus. Lacs et cours d'eau deviennent des cloaques, l'air est irrespirable, la terre un désert de béton. Par centaines de milliers chaque année — en bien plus grand nombre que sur les champs de bataille — meurent les victimes de la violence automobile à laquelle ne s'oppose aucun mouvement pacifiste.

Pourquoi alors s'étonner que les peuples du tiers monde ne voient dans nos discours sur la pollution

qu'une tentative hypocrite et cynique de les priver précisément de ce que la destruction de la terre nous a procuré : la richesse et la puissance. Richesse du voleur et puissance du meurtrier, dont les fruits s'appellent décadence et mort.

Est-il possible d'échapper à ce mécanisme diabolique ? Oui, à condition qu'avant de sauver le monde *autour de nous* nous le sauvions *en nous*.

Le béribéri des âmes

« Plus s'élève le niveau de vie matériel des peuples, plus se dégradent leurs qualités morales et spirituelles. » Ne faudrait-il pas préciser ce lieu commun : la pauvreté spirituelle et l'immoralité sont les conséquences inévitables de la richesse. En outre, comme la plupart des lieux communs, celui-ci repose sur une illusion : nous ne sommes pas riches, mais pauvres. Tout autour de nous les hommes rêvent d'un sens à la vie. Ils souffrent du béribéri — cette terrible maladie qui frappait les équipages des navires d'autrefois du temps où leur nourriture, toujours la même, était dénuée de vitamines — mais il s'agit maintenant du béribéri des âmes. Pourquoi alors s'étonner qu'une partie de notre jeunesse préfère mettre le feu au navire de la société et plonger dans les flots troubles de l'anarchie, plutôt que de se contenter de la diète insuffisante, et par surcroît destructrice de l'âme, du matérialisme ?

Mais qui va donner à une société malade la vitamine salvatrice ? Ne sont-ce pas les administrateurs

de l'esprit, à savoir les éducateurs, les savants, les artistes ? Sommes-nous conscients de notre tâche ? Nous en acquittons-nous comme nous le devrions ? Comme à Hamlet, se pose la question : être ou ne pas être ?

La plupart d'entre nous ne voient cette tâche que dans la perspective du passé : la science pour la science, l'art pour l'art.

« L'expérience cosmique de la religion est le mobile le plus fort et le plus noble de l'exploration scientifique, a dit Albert Einstein. Celui qui ne s'émerveille plus, qui ne se perd plus dans le respect, est déjà mort spirituellement. »

Responsables de la création

Le respect — voilà la condition indispensable. Tant que la nature n'est rien de plus pour nous qu'une accumulation de matières premières, notre avidité l'emportera toujours sur nos scrupules. Il nous faut reconnaître avec Einstein que « l'inexplorable existe véritablement », qu'il se manifeste sous la forme de la « vérité suprême et de la beauté rayonnante ». Alors nous aborderons la nature avec le respect qui, des exploiters que nous sommes, fera de nous les gérants d'un bien qui nous est confié.

Quant à nous artistes, beaucoup de nous ne pensons que carrière. Nous sommes tout disposés à suivre chaque mode, si folle et si indigne soit-elle. Dès que nous ne pensons qu'à notre succès, nous devenons les vandales de nos propres talents, les opportunistes d'une prostitution spirituelle. Nous abaïssons et réduisons alors le bien le plus précieux de l'homme — l'amour — à la misérable barbarie de la jouissance sexuelle. Pour être « dans le vent » nous nous mettons à vénérer la perversion, la drogue, la violence. Les conséquences sont inévitables : avec l'homme lui-même est détruit aussi son milieu, la nature.

Etre artiste, c'est en premier lieu être homme, et homme responsable, comme l'a dit Saint-Exupéry, responsable de son prochain et de la création à lui confiée.

L'homme à l'image de Dieu

Beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui ressentent cet appel. Leurs protestations s'expriment au travers des descriptions impitoyables qu'ils font de la cruauté et de la vulgarité des hommes, de leur hypocrisie et de leur violence. Ils veulent ainsi choquer. Mais cela suffit-il ? Le choc est-il salutaire ou n'est-il pas devenu lui aussi une denrée courante.

On a aussi cessé de s'indigner contre les œuvres de la peinture, puisqu'elles ne représentent plus que les choses telles qu'elles sont.

L'image de l'homme a depuis longtemps été détruite. Qu'il ait un, deux ou trois nez, oreilles, têtes, que ceux-ci se trouvent à gauche, à droite ou en haut, tout cela n'a plus aucune importance. Il n'y a plus de cen-

tre créateur pour façonner l'image de l'homme et la maintenir dans sa vérité.

Ainsi, de même que la société humaine se perd dans la violence et dans l'anarchie, que l'esprit de charité et le comportement éthique sont remplacés par de dures et sèches idées abstraites, de même cet art dissolu, abstrait et nihiliste devient-il l'annonciateur d'un monde anéanti.

Mais le sens réel d'une vraie prophétie ne s'arrête pas là : car le prophète que touche la grâce ne se contente pas d'annoncer les destructions à venir, il indique aussi la voie du salut.

Faut-il vraiment faire du monde un désert avant d'y trouver Dieu ? Les grands précurseurs de l'humanité veulent nous protéger de cette menace. Il y a trois cents ans déjà, Blaise Pascal, dans son génie, voyait dans la connaissance une sphère qui croît sans cesse en proportion de ses points de contact avec le divin.

Il nous faut aller au-delà de la conception du monde qui veut ne voir dans l'homme que la mesure des choses. Nous sommes aujourd'hui les témoins des derniers soupirs de cette façon de penser. A l'avenir, un avenir vers lequel nous sommes en train de nous élever péniblement, la pensée et la croyance, le corps, l'esprit et l'âme ne devront faire plus qu'un.

Un monde à parachever

Pour Teilhard de Chardin, ce visionnaire de l'avenir humain, l'homme se divinise dans la mesure où il se lie au divin. Et le Mahatma Gandhi nous ouvre une perspective lumineuse dans notre époque obscure lorsqu'il dit : « Coopération avec Dieu et non-coopération avec le mal, voilà les deux conditions d'une vie bonne et pure, que l'on soit hindou, juif, chrétien ou musulman. »

C'est ce qui nous conduit à cet « oekumene » remarquable qui se manifeste à Caux, auprès de cette communauté riche d'espoir dans laquelle nous autres artistes nous nous retrouvons et nous trouvons unis.

Nous n'allons plus entamer d'une voix mourante le vieux chant de la destruction mais chanter pour le Seigneur un hymne d'accomplissement.

Demandons-nous encore une chose : suffit-il d'écrire et de parler, de composer, de peindre et de tisser ?

Nous aussi nous manquons de crédibilité tant que nous ne mettons pas en harmonie nos paroles et nos actions.

Ne devons-nous pas essayer de tout notre être de faire luire la lumière dans le monde ?

Tous nous sommes faibles et sujets à l'erreur. Et nous le savons. C'est pour cela qu'il nous faut apprendre à écouter la voix divine, et à obéir. Car Dieu n'a pas créé ce monde pour que nous le détruisions, mais pour que nous le parachevions.

Commençons donc par la plus importante des expériences scientifiques : devenir des partenaires de Dieu.

Alors les eaux mortes d'aujourd'hui redeviendront eau vivante.

(Copyright Peter Lotar)



RÉARMEMENT MORAL INFORMATION

Presbytie

A force de regarder partout dans l'actualité, on finit par ne plus regarder en soi-même.

Roger Giquel, France Inter

Robots

L'arbitraire fige la société et transforme les hommes en robots. La négociation fait appel à l'intelligence des hommes libres et responsables dans une société en mouvement.

François Ceyrac

Opium

La haine collective n'est pas un phénomène spontané. Elle est fabriquée pour manipuler les masses. C'est la haine qui mérite d'être appelée « l'opium du peuple ».

Herbert Lüthy

Historien et écrivain bâlois

Violence

N'oublions pas que la violence ne vit pas seule, qu'elle est incapable de vivre seule : elle est intimement associée, par le plus étroit des liens naturels, au mensonge. La violence trouve son seul refuge dans le mensonge, et le mensonge son seul soutien dans la violence. Tout homme qui a choisi la violence comme moyen doit inexorablement choisir le mensonge comme règle... Dès que le mensonge sera confondu, la violence apparaîtra dans sa nudité et dans sa laideur. Et la violence, alors, s'effondrera.

Alexandre Soljenitsyne

Altitude

Considérez les choses du point de vue le plus élevé, c'est le moins encombré.

Maurice Papon, président de la commission des finances de l'Assemblée nationale, au comité central de l'UDR.

Livre noir et blanc : édition allemande

« Ce livre n'impose rien à personne, mais il dit les choses telles qu'elles sont. Il accroche tous ceux qui en ont assez de vivre dans un monde de compromis et de pourriture — et qui en ont aussi assez de leurs propres compromissions », lit-on dans un journal australien à propos du *Livre noir et blanc*, le petit manuel révolutionnaire (13 × 9 cm., 72 pages) imprimé en anglais à plus de 130 000 exemplaires et qui est en train d'être traduit en 19 langues.

La version allemande, sortie de presse à la fin septembre, vient d'être lancée d'une manière spectaculaire à la Foire internationale du livre à Francfort parmi les 247 000 titres exposés. Grâce au dynamisme d'une quarantaine de jeunes Allemands, 3000 exemplaires ont été écoulés en moins d'une semaine. Quelques-uns d'entre nous étions venus de Caux pour les aider. Vêtus de pull-overs noir et blanc tricotés pour l'occasion, nous avons vendu le livre sur les places de Francfort et aux portes de la foire, en concurrence avec tous les groupes révolutionnaires et religieux qui avaient dressé eux aussi des stands pour leurs propres publications. Du haut d'un escabeau entouré de grands panneaux représentant des maquettes du livre, nous nous relayions au micro pour haranguer les passants. Interview d'un des auteurs à la radio ; passages à la télévision ; présentations dans les lycées, une occasion après l'autre s'offrit à nous pour faire connaître ce livre choc.

Une de nos camarades remit un exemplaire au chef de l'opposition de la République fédérale alors qu'il visitait la foire.

Des éditeurs de plusieurs pays, dont la France, se sont mis sur les rangs pour acquérir les droits de publication de l'ouvrage. Souhaitons que ce manuel qui, comme l'écrivent les auteurs, « est fondé sur l'expérience, non sur la théorie, et trace les contours d'une société nouvelle » pourra contribuer à combler le vide idéologique et spirituel de nos pays.

Martine Algrain

Inauguration à La Haye

Le centre du Réarmement moral à La Haye, qui vient d'être rénové et agrandi, a été inauguré par M. Franz-Joseph Van Thiel, président du Parlement néerlandais, le 15 octobre.

M. Van Thiel a dit avoir accepté cette tâche avec quelque hésitation, car ouvrir un centre dont l'action est basée sur les valeurs du Sermon sur la montagne ne peut être fait à la légère.

De nombreuses personnalités ont assisté à la cérémonie, dont les anciens ministres hollandais du Travail et de la Défense, M. Frederik Philips, président du Conseil de surveillance des Industries Philips, et une délégation belge qui comprenait des représentantes de l'Association catholique des femmes professionnelles flamandes. *Handelsblad*, un des principaux journaux hollandais, a décrit le centre comme étant « une construction de l'espoir dans un monde qui semble ne connaître que la désolation ».

La présence du député allemand Adolf Scheu et de sa femme symbolisait le rayonnement international qu'exercera cette maison. M. Scheu a souligné que le Réarmement moral lui avait appris à travailler en équipe,



Le président du Parlement néerlandais inaugure la maison du Réarmement moral à La Haye.

même avec des adversaires politiques, ce qui n'était guère aisé en période électorale. Une semaine plus tard, quarante autres Allemands, dont une délégation de mineurs de la Ruhr, sont venus à La Haye participer à une rencontre sur le thème : « Des buts communs pour les pays européens ».

Dans les industries de Madras

La situation sociale de la métropole industrielle du sud de l'Inde ne semble pas s'améliorer. Emeutes, grèves, lock-outs, sont le lot de l'une des plus grandes entreprises de Madras qui occupe 18 000 employés. Récemment, des ouvriers ont trouvé la mort. La société a perdu des millions de roupies.

Ces tensions ont poussé un groupe d'étudiants de la ville à présenter pour des responsables de l'industrie la version tamoul de la pièce d'Alan Thornhill *L'Élément oublié*, qui traite des rapports sociaux. A ce groupe de jeunes se sont joints un homme d'affaires, un professeur, un employé d'hôtel. Des syndicalistes et des patrons de la région ont déjà invité la troupe à venir présenter leur spectacle dans leurs usines.

Rencontre d'enseignants à Londres

Cent vingt enseignants de sept pays européens se sont retrouvés à Londres les 7 et 8 octobre pour une conférence placée sous le signe du Réarmement moral. Les séances plénières ont permis d'échanger des expériences réalisées de part et d'autre ; des groupes de travail se sont fixé pour thème le rôle des maîtres et professeurs pour créer un climat de compréhension dans l'industrie et pour améliorer les relations raciales à l'intérieur du pays. Une intervention remarquable a été celle de M. Kistasamy, un Sud-Africain d'origine indienne qui dirige la section de géographie dans un lycée anglais. Il a affirmé avoir trouvé dans le Réarmement moral un remède aux rancœurs qu'avaient laissées en lui certaines expériences douloureuses faites en Afrique du Sud dans les relations interraciales. Il a fait état des efforts qu'il déployait dans son quartier pour servir la communauté en ouvrant toutes grandes les portes de son foyer.

Interrogés à leur retour de Londres, les enseignants français qui avaient participé à la rencontre ont affirmé avoir resserré les liens qui les unissent à leurs collègues d'outre-Manche. « La situation dans les écoles britanniques est très différente de la nôtre du point de vue religieux, a déclaré l'un d'eux, M. Lisiecki, professeur dans le Pas-de-Calais.

» Quand on voit les élèves commencer la journée par une prière, on peut se demander si on se trouve au Moyen Age ou au contraire dans un monde nouveau. Mais cela n'empêche pas le vide idéologique que nous rencontrons en France d'exister aussi en Angleterre ; le fait est qu'entre Anglais et Français nous nous complétons. Ce genre de rencontre contribue à faire en sorte que nous puissions compter davantage les uns sur les autres. La Grande-Bretagne, proche géographiquement, nous paraissait bien lointaine il y a quelques années sur le plan des sentiments. Maintenant nous nous sommes fait de très bons amis parmi les Anglais, et nous constatons qu'ils écoutent beaucoup ce que disent les Français. »

« L'Invité venu de la montagne »

Le film tiré de la pièce de Peter Howard *Mr. Brown comes down the hill* a été projeté pour la première fois dans sa version synchronisée française, qui vient d'être réalisée sous le titre *L'Invité venu de la Montagne*.

Cette projection avait lieu dans le cadre de journées qui avaient réuni à Boulogne-Billancourt une centaine de personnes de Paris et de la province, pour préciser les tâches qui devaient être entreprises en France dans l'esprit du Réarmement moral. Parmi les questions abordées : Diffusion du livre de Théophile Spoerri sur Frank Buchman, *La Dynamique du silence*, publication à envisager du *Livre noir et blanc*, action dans les milieux universitaires et politiques.

Noël à Caux

Le centre de Caux sera le cadre d'une rencontre internationale entre le 23 décembre et le 7 janvier. Déjà, une délégation de Scandinaves s'est annoncée. *Oratorio pour notre temps*, une œuvre du musicien Felix Lisiecki sera présenté par un groupe de Français.

Australie

Un citoyen de Canberra, le soir même où il avait lu le *Livre noir et blanc*, s'apprêtait à remettre à la poste une déclaration frauduleuse au fisc. La lecture du livre lui donna un choc, et malgré l'impasse financière dans laquelle il se trouvait, il déchira sa lettre au lieu de l'envoyer. Le lendemain, il lui vint clairement à l'esprit une solution simple et honnête à ses problèmes à laquelle il n'avait pas pensé.

Angleterre

Une cinquantaine de conseillers municipaux et d'autres notables ont pris part à une rencontre dans le centre du Réarmement moral à Tirley Garth, près de Manchester, en Angleterre. Plusieurs d'entre eux ont souligné l'inspiration qu'ils avaient trouvée pour leur vie professionnelle lors de précédentes visites.

Au cours du week-end ils ont étudié comment diffuser plus largement le *Livre noir et blanc* dans leurs régions respectives.

Kenya

Etudiants et enseignants de trois écoles secondaires se sont retrouvés pour quelques jours dans une ferme près de Kitale. Diverses réconciliations se sont produites à la suite de cette rencontre, particulièrement entre les élèves et le directeur d'une des écoles où des troubles violents venaient de se produire.

Brésil

Alors que le Brésil s'apprête à célébrer le 150^e anniversaire de son indépendance, des programmes d'alphabétisation pour adultes sont en plein développement. Un docker de Rio et sa femme, qui suivent ces cours, ont amené au centre du Réarmement moral brésilien de Petropolis le directeur de leur école du soir, trente-cinq de leurs camarades et un professeur de l'Université de Rio.

Le « cas » Garaudy

Une logique qui doit être poussée jusqu'au bout

« Une révolution, aujourd'hui, ne peut se définir seulement par le changement des structures mais aussi par le changement des hommes... La véritable alternative à une religion opium du peuple, ce n'est pas un athéisme positiviste, car le positivisme, ce n'est pas seulement le monde sans Dieu mais le monde sans l'homme. La véritable alternative, c'est une foi militante et créatrice... »

Ces phrases sont celles d'un marxiste, Roger Garaudy. On savait que ce militant éprouvé, ce cadre dirigeant du Parti communiste avait remis en cause, surtout depuis les événements de Tchécoslovaquie, certains des dogmes du parti, ce qui lui avait valu son exclusion spectaculaire du PCF. Mais l'ouvrage qu'il a publié récemment¹ et les conférences qu'il prononce ici et là, parfois même sous les auspices d'institutions chrétiennes, montrent que sa recherche se poursuit activement.

Nous n'analyserons pas ici son livre, qui couvre un terrain immense, ni ne parlerons de l'autogestion, clef de voûte de sa réflexion économique. Nous ne retiendrons que quelques affirmations qui sont essentielles à l'évolution de sa pensée.

Changement des consciences

Que dit-il à l'homme d'aujourd'hui, au chrétien, au marxiste ? Que le changement des structures, condition nécessaire d'une révolution, n'est pas condition suffisante. Que sans un « changement des consciences » on ne peut aboutir à la démocratie socialiste au sens où l'entendaient Marx et Lénine. Que l'athéisme n'est pas le fondement nécessaire de l'action révolutionnaire. Que « le moment prophétique de la vie, c'est la

¹ « L'Alternative », paru chez Robert Laffont.

décision par laquelle nous prenons nos distances à l'égard des idolâtries, des aliénations présentes ». « Une vie d'homme, ajoutait-il, est faite de telles décisions. »

Roger Garaudy semble avoir pris ses distances de certaines « perversions philosophiques ». « S'il n'existe qu'une réalité donnée et qu'un reflet juste de cette réalité, écrit-il, un homme ou un groupe d'hommes seront dépositaires de cette vérité unique et absolue, et, à partir de là, seront investis d'un pouvoir sans limites, puisqu'ils apportent au peuple cette vérité *du dehors*. Ainsi se trouvent fondés *théoriquement* un parti unique et un Etat despotique. »

Certains s'étonneront que Garaudy ait mis si longtemps à faire de telles constatations et qu'il ait fallu le coup de massue de Prague pour qu'il prenne conscience de certaines réalités. L'explication est simple : il était lui-même le prisonnier de cette « réalité donnée ».

Aujourd'hui qu'il a brisé la vitre de l'incubateur, il voit différemment les autres courants du monde. La religion n'est plus nécessairement l'opium du peuple dès lors qu'elle « prend la forme d'une décision, d'une manière créatrice de vie ». Il découvre, ou redécouvre, une tradition chrétienne qui s'exprime ainsi dans l'Apocalypse de saint Jean : « Voici, je fais toutes choses nouvelles. » Pour Garaudy, cette affirmation sous-entend « que la foi est l'acte de participer à la transformation du monde », elle rappelle « que le monde n'est pas une réalité toute faite mais une création continue, et que nous avons la responsabilité de travailler et de lutter pour cette transformation et cette création ».

Mais le professeur de philosophie veut aller plus loin. Fidèle en cela à une optique qui, depuis la teinture chrétienne reçue dans sa jeunesse, ne l'a jamais tout à fait quitté, il écrit : « La vie du Christ est l'exemple

d'une vie de cette qualité. Faite de décisions portant non sur tel ou tel aspect de l'ordre social ou de la vie personnelle, mais sur le problème unique des fins. Jésus n'est pas un révolutionnaire cherchant à transformer les structures comme les zélotes de Bar Kochba. Il n'est pas non plus un prêcheur de repentance comme Jean-Baptiste qui agirait seulement sur les consciences. Il est l'homme pleinement homme qui, en chaque action, nous enseigne à viser les fins lointaines. Et l'on ne peut rien connaître de Dieu qu'à travers cet homme qui interpellé et appelle. »

En dépit de cette conception « unidimensionnelle » du Christ, Garaudy a-t-il reçu une illumination susceptible de donner mauvaise conscience aux chrétiens assoupis ? Ou est-il, comme certains le pensent, un « cheval de Troie » du communisme dont l'objectif premier serait de « noyauter » les Eglises ? Ne cherchons pas trop loin. Il est ce qu'il est : un marxiste convaincu, que l'expérience de la vie, une réflexion autonome et une perception exceptionnelle de certains aspects sociologiques du christianisme ont placé à un carrefour des mouvements d'idées. Mais il est toujours dangereux de se tenir aux carrefours. Garaudy avait espéré concilier le communisme et la dignité humaine. Il voudrait peut-être aujourd'hui concilier marxisme et christianisme. Mais peut-on simplement prendre ce qui plaît ici et là dans les différentes philosophies, faire un joli paquet et l'emporter sous le bras ? Les Latins adorent jouer avec les idées, surtout lorsqu'elles semblent s'emboîter comme les morceaux d'un puzzle. Si le « changement de l'homme » paraît aujourd'hui, comme l'affirme Garaudy, une condition de la transformation de la société, alors poussons cette logique jusqu'au bout. Démontrons que ce changement est possible. Formons autour de nous des hommes dont le désintéressement garantira le fonctionnement des institutions futures quelle que soit la forme qu'elles prendront, même l'autogestion.

J.-J. Odier

ABONNEMENT TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 24 Suisse : Fr. s. 18.—

Belgique : FB 220 Canada : \$ 5.—

Autres pays par voie normale : FF 27 ou Fr. s. 21.—

Pays d'outre-mer, par avion : FF 30 ou Fr. s. 24.—

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 12 ; Fr. s. 10.— ; FB 120

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, Bd Flandrin, Paris 16^e), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-25 366, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral (avenue Coloniale 37, 1170 Bruxelles), CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Du sel dans l'existence

« Je suis institutrice par profession, cuisinière par choix et violoniste à mes heures de loisir ! » déclare Debora Kupferschmid en guise d'introduction.

Cette Bernoise, aux yeux bleus malicieux et au joli sourire, n'aime pas les sentiers battus. Adolescente, elle paradait à l'école, pieds nus, dans une longue jupe à volants. Après deux ans d'enseignement dans l'Oberland bernois, elle part découvrir le monde, au Canada. A son retour, elle quitte définitivement une situation stable et bien rémunérée et décide de consacrer sa vie à la création d'un monde meilleur. Assumer en permanence la responsabilité des cuisines du centre du Réarmement moral à Caux lui semble être la meilleure façon de servir son idéal.

Cuisines ultra-modernes

Toute son enfance, Debora avait entendu parler des problèmes et des joies que peut avoir un industriel novateur et sans grands moyens. Car son père, un forgeron contraint par le progrès technique à diversifier ses occupations, a créé une entreprise de construction de citernes à mazout. C'est sans doute ce qui incite aujourd'hui Debora à comparer à une entreprise les cuisines ultra-modernes où elle travaille depuis sept ans.

« En Suisse, peu de gens sont prêts à faire un travail dur et salissant, déclarait-elle cet été à l'assemblée internationale réunie à Caux. Nous préférons le laisser à nos huit cent mille ouvriers étrangers. A la cuisine, bien sûr, il faut être prêt à mettre la main à la pâte. Mais c'est un champ d'expériences précieuses pour tous ceux qui veulent apprendre à construire un monde nouveau. Les femmes qui y travaillent, mères de famille, étudiantes ou apprenties, désirent aider au fonctionnement de cette maison tout en participant aux conférences. Comme nous sommes d'âges, de nationalités et d'éducatons fort divers, nos conceptions divergent souvent aussi ! Mais nous devons nous mettre d'accord si nous voulons produire à temps les repas attendus.

» Trop d'industries se servent de leurs ouvriers pour produire, sans plus. J'ai découvert ici que le travail est destiné à développer tout l'homme, ses mains, son esprit

Debora Kupferschmid



et son cœur. Des horizons nouveaux se sont ouverts à moi. J'en ai appris long par exemple sur l'art d'être un chef d'entreprise. »

Chef d'entreprise ? Debora sourit de mon étonnement. « Au cours de l'été, nous avons besoin de plus de cent personnes à la cuisine. Outre les quatre équipes de cuisinières, il faut une vingtaine d'éplucheurs de légumes, et quatre ou cinq personnes à l'économat, qui passent les commandes. Je consacre presque autant de temps à la préparation d'un repas qu'à sa cuisson proprement dite. »

Les journées de Debora atteignent facilement dix à douze heures en pleine saison. Elle demande à l'économat les denrées nécessaires plusieurs jours à l'avance et avec d'autres fait la tournée des réfrigérateurs pour découvrir quels sont les restes à utiliser. Elle dresse un plan-horaire où sont minutées toutes les opérations à exécuter pour servir un repas parfait à cinq ou six cents personnes à la fois.

Participation

La « participation » semble un principe bien ancré dans son esprit. « Nous ne faisons pas de distinction entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. Ce qui importe, c'est de rendre chaque personne autonome et responsable, affirme-t-elle. Avant de commencer un repas, nous nous réunissons pour en parler. Nous tâchons de savoir pour qui nous allons le faire. Tout le monde est libre alors d'exprimer doutes, questions et idées, méthode qui demande parfois de l'audace. Un jour, nous avions des invités africains et une jeune fille a proposé d'exécuter une soupe aux arachides spécialement prévue pour eux, qu'elle n'avait jamais essayée auparavant. J'étais horrifiée ! Mais je n'ai rien dit. Ses efforts acharnés ont été finalement couronnés de succès, à la plus grande joie

de nos convives. Et la jeune cuisinière qui était plutôt craintive a trouvé une nouvelle assurance. »

Debora semble avoir acquis une vaste connaissance de la nature humaine. « Il faut comprendre ce qui se passe dans le cœur de ses collègues, dit-elle. Parfois, la lassitude ou la mésentente avec une voisine s'installe. Et passé le seuil de la cuisine, mes camarades apprécieraient peut-être une promenade, une conversation tranquille ou un repas détendu. »

Quand ses collaboratrices sont reparties vers leurs foyers et leurs occupations habituelles, Debora garde avec elles un contact épistolaire. Elle saisit aussi toutes les occasions de leur rendre visite. Son désir : « Trouver plus de collaboratrices, mais surtout aider celles qui ont travaillé à Caux à appliquer dans leur vie quotidienne ce qu'elles y ont appris. »

Prix de revient inchangés

« A la cuisine, mes notions d'économie se sont aussi développées, ajoute-t-elle. La paresse, l'égoïsme, l'avidité poussent au gaspillage, qui est une des causes fondamentales de la spirale inflationniste. Mais si je me préoccupe sincèrement de ceux que je nourris, alors chaque pomme de terre compte ! Et savez-vous que l'an dernier, en dépit de la hausse du coût de la vie, le prix de revient de nos repas n'a pas bougé ? »

Ne soyez pas étonnés si cet hiver, après avoir rencontré Debora derrière ses casse-roles, vous la retrouvez le soir son violon sous le bras. Elle s'appête à jouer pour les participants à la conférence. Cette originale, qui aime aussi à peindre, broder et dessiner, ne m'avait-elle pas affirmé : « Toutes les cuisinières sont des artistes ! »

Catherine Guisan

Une Suisse devant la question jurassienne

Faire un premier pas

Quand les Suisses parlent du Jura, il peut s'agir de deux choses : soit du massif montagneux qui, de Genève à Bâle, trace une frontière plus ou moins naturelle avec la France. Il y a alors un Jura vaudois, neuchâtelois, bernois, dont le moins qu'on puisse dire, c'est que ses paysages ont le don de susciter l'attachement passionné de ceux qui y habitent comme des citoyens qui s'y rendent.

Mais il est possible aussi qu'ils veuillent parler des six districts, en grande majorité francophones, qui font partie du canton suisse alémanique de Berne. Et c'est là que les choses se compliquent. Sans entrer dans les détails, rappelons que les habitants de l'ancienne principauté de Bâle, alliée des Suisses, furent incorporés pendant plus de vingt ans à la France, sous la Révolution et l'Empire, avant de se voir rattachés au canton de Berne par le Traité de Vienne. Un mouvement séparatiste, visant à créer un canton du Jura (dans le cadre de la Confédération helvétique) vient de célébrer le 25^e anniversaire de sa fondation, en présence de dizaines de milliers de personnes.

Dans l'article ci-dessous, une habitante de cette région nous fait comprendre ce que c'est d'être jurassienne... et ce que cela pourrait être.

« Je ne comprends pas que catholiques et protestants en Irlande du Nord n'arrivent pas à s'entendre. Ils ont pourtant le même Dieu ! », s'exclamait une paysanne jurassienne. En toute bonne foi elle déclarait cinq minutes plus tard : « C'est impossible de s'entendre avec les Bernois ! »

En Suisse, bien des gens qui connaissent le Jura de loin réagissent comme cette paysanne le fait pour l'Irlande. « Pourquoi, disent-ils, les Jurassiens n'arrivent-ils pas à s'entendre ? » Dans bien des cas la sympathie et l'intérêt ont fait place à la lassitude et à l'indifférence.

Ceci au moment où la situation demanderait une aide intelligente et désintéressée non seulement pour trouver une solution, mais pour qu'elle soit trouvée dans un esprit tel qu'il en découle une inspiration pour l'Irlande, et d'autres situations de crise.

Il arrive qu'on ait une image erronée de soi-même. Ma famille est protestante, habite

le Jura sud. J'ai étudié huit ans dans une ville catholique du Jura nord. Je me croyais sans préjugés, en accord avec tout le monde. Ce sont des Indiens qui m'aidèrent à voir clair.

Il y a plusieurs mois de cela, un groupe d'hommes et de femmes venant de l'Assam (nord-est de l'Inde) firent une visite au Jura pour y rencontrer des personnalités de toutes tendances. Ils racontèrent comment, deux ans auparavant, on craignait que leur région ne devienne un deuxième Vietnam. Un mouvement séparatiste était prêt à la violence, voulant créer une province autonome pour les peuples des montagnes de l'Assam. Quelques hommes brisèrent le cercle vicieux « où chacun blâme l'autre » et, reconnaissant leurs torts, parvinrent à se mettre d'accord et créèrent un climat qui rendit possible l'adoption par le Parlement indien d'un amendement à la Constitution. Cela aboutit à la création d'une province autonome de 800 000 habitants, dans la joie générale.

Cette histoire rencontra un grand écho auprès de tous leurs interlocuteurs — qu'ils soient séparatistes ou antiséparatistes. Elle apportait un facteur nouveau.

Je fus frappé par un fait : ces Indiens parlaient de la même façon à chacun. Pourquoi est-ce que je n'avais pas cette liberté ?

La réponse ne tarda pas

C'est à Dieu que je posai cette question et la réponse ne tarda pas. Ma soi-disant bienveillance neutre n'existait pas. Il y avait en moi de la « réserve » vis-à-vis des catholiques, des séparatistes jurassiens, surtout avec la peur de ce que l'avenir serait s'ils avaient le dessus. Un mot me revient : c'est de la haine ! Cette haine a sa source dans les mauvais souvenirs des huit ans passés dans cette ville catholique, les plus difficiles de ma vie. Je m'y suis sentie étrangère, pas du tout seulement à cause des autres — si je suis honnête — mais à cause de mon caractère. Je décidai ce jour-là de laisser aller ces souvenirs, d'abandonner ma haine.

Quelques semaines plus tard, j'ai l'occasion de rencontrer une personnalité séparatiste. Jusque-là j'avais cherché à éviter de

telles rencontres. Ma pensée est de ne pas lui cacher mes origines.

Trois fois, au cours de la conversation, elle affirme : « La seule solution pour le Jura, c'est de devenir un canton séparé. » Ne pouvant pas me dérober, je lui raconte la leçon apprise avec les Indiens, mes souvenirs d'enfance. Je lui demande pardon pour ma haine. Ce n'est pas facile, mais je sens que je dois le faire, même si quelque chose me dit : ils ont autant de torts que nous.

Le mauvais clou

Mon interlocutrice reste silencieuse et puis me raconte pourquoi elle est devenue séparatiste — et cela remonte aussi à des souvenirs d'enfance. Il y a une note nouvelle entre nous. Non plus un dialogue de sourds. Quelque chose d'humain. Elle dit, pensivement :

— Je crois tout de même qu'un canton séparé est la solution.

— Peut-être, mais il faudra guérir les sentiments de haine et de peur dans les gens comme moi...

— Et les sentiments dans les gens comme moi, ajoute-t-elle.

Tant d'entre nous, gens ordinaires, ont espéré qu'un groupe, qu'une personnalité allaient résoudre nos problèmes. Nous leur avons délégué notre responsabilité, quitte à les blâmer s'ils échouent.

L'homme ou la femme qui va faire le prochain pas, est-ce que ce ne serait pas moi ?

Dieu est prêt à nous montrer quel est le prochain pas et à nous donner le courage de le faire.

Amie Zysset

22 000 EXEMPLAIRES

Le mois dernier, la *Tribune de Caux* aura été diffusée bien au-delà des limites du monde francophone. Le numéro d'octobre, consacré aux rencontres de l'été à Caux, a été publié en six langues et tiré à 22 000 exemplaires.

Editions française, anglaise, allemande, italienne, espagnole et néerlandaise disponibles à nos adresses.

L'exemplaire : France FF 2.— ; Suisse FrS 1.50 ; Belgique FB 18.—.

A partir de 5 ex. : France FF 1.70 ; Suisse FrS 1.20.

A partir de 15 ex. : France FF 1.30 ; Suisse FrS 1.—.

Une partie serrée sur l'échiquier asiatique

L'article ci-dessous, que la rédaction de l'hebdomadaire indien « Himmat » a bien voulu nous autoriser à reproduire, a paru au lendemain de la visite du chef du Gouvernement nippon dans la capitale chinoise. L'interprétation qui y est faite de ce renversement de situation sur la scène asiatique nous a paru digne d'intérêt.

Des pétards ont crépité dans le quartier chinois du port japonais de Yokohama, lorsque fut connue la nouvelle que le premier ministre chinois Tchou En-laï et son homologue japonais M. Tanaka avaient signé un pacte rétablissant les relations diplomatiques entre leurs pays. Ainsi se rapprochaient deux nations distantes seulement de quelques centaines de kilomètres de mer, mais séparées par quarante années de tension.

Des concessions ont été faites de part et d'autre. Alors que le Japon reconnaît au seul Gouvernement de Pékin le droit de représenter le peuple chinois, la Chine abandonne ses prétentions aux réparations de guerre dues par le Japon. Un des gestes les plus importants de Pékin porte sur le traité de sécurité américano-nippon que les Chinois renoncent à combattre ; ils avaient aussi cessé depuis deux mois leurs accusations contre le « militarisme japonais ». Les brusques volte-face de l'habile M. Tchou En-laï doivent exciter la jalousie de plus d'un acrobate, bien que ses prouesses aient des motivations plus chargées de sens.

La Chine voit-elle dans le Japon un allié éventuel contre les Russes ? Il semble plutôt qu'elle veuille utiliser ce dégel pour faire pression sur la Russie, de même que Nixon avait utilisé son voyage à Pékin pour rapprocher Moscou de ses propres positions.

Quelles seront les conséquences du voyage de M. Tanaka sur la situation intérieure japonaise, sur ses voisins du Sud-Est asiatique et sur les puissances du sous-continent indien ?

La carte gagnante

Deux raisons ont poussé le chef du Gouvernement nippon à se rendre si rapidement à Pékin : la pression des milieux d'affaires désireux de s'introduire sur le marché chinois, et surtout la proximité des élections

générales qu'il aimerait remporter avec une confortable majorité. La « carte chinoise » est maintenant une carte gagnante, et si M. Nixon est prêt à affronter l'échéance de novembre, pourquoi M. Tanaka ne suivrait-il pas son exemple ?

C'est à l'honneur de l'ancien premier ministre Kishi de s'être élevé contre la décision prise par M. Tanaka d'abroger le traité avec Formose. Cette décision ne respectait pas selon lui la parole donnée. M. Kishi n'est peut-être pas capable d'entraîner le parti libéral à sa suite, mais au moins il a eu le courage de s'opposer à une politique basée uniquement sur des questions d'opportunisme et qui risque d'aboutir un jour à une situation que le Japon peut regretter.

C'est à l'honneur des Etats-Unis que la visite de M. Nixon à Pékin n'ait pas entraîné l'abrogation des engagements militaires américains à l'égard de Formose.

Il n'est pas surprenant que les voisins du Japon soient troublés par cette évolution qu'un porte-parole formosan a qualifiée de « coup de poignard dans le dos ».

Répercussions dans l'Asie du sud-est...

La Corée du Sud, les Philippines, la Malaisie et la Thaïlande devront sans doute procéder à une réévaluation de leurs propres dispositifs de défense à la lumière des nouveaux accords sino-japonais.

On ne pourra blâmer ces nations de rechercher un rapprochement avec l'Union soviétique. En outre, parmi les pays dont le sort est particulièrement lié à celui du Japon, l'Indonésie, qui lui doit des prêts substantiels pour le développement de ses ressources, est sans doute le plus important. En effet, ses dirigeants ne se font pas d'illusions quant aux desseins chinois que le renversement de Sukarno leur avait permis de déjouer en 1969.

Depuis vingt ans, la Chine vise à allier ses richesses en main-d'œuvre à la puissance



M. Kakuei Tanaka

industrielle japonaise et aux ressources naturelles de l'Indonésie.

Cette fusion formidable pourrait, au cours des prochaines décennies, défier le pouvoir de n'importe quelle superpuissance.

Si les récentes décisions japonaises devaient réduire la tension, il y aurait lieu de s'en réjouir, mais cela sera-t-il le cas ? Beaucoup d'Indiens espéraient depuis longtemps que le Japon abandonnerait un style diplomatique trop modeste pour assumer un rôle constructif sur la scène asiatique. La Chine, de son côté, s'est affirmée en gagnant l'amitié de son voisin nippon.

... et dans le sous-continent indien

L'Inde a fait une tentative semblable avec un autre voisin : le Pakistan. Mais le processus enclenché à Simla semble être au point mort. La détente sino-japonaise souligne le besoin essentiel pour l'Inde, le Pakistan et le Bangla-Desh de surmonter rapidement leurs différends, en abandonnant fierté, préjugés du passé et points de vue particuliers.

Devant une équation politique asiatique profondément modifiée, un sous-continent divisé ne pourrait pas regarder l'avenir avec confiance.



Si vous ne savez pas que faire pendant le week-end, faites signe à Swissair.

A Amsterdam, il y a un important groupe d'artistes suisses. Munich s'est prodigieusement transformée pour les Jeux Olympiques. A Bruxelles, il fait bon vivre. Vienne a du charme et d'innombrables ressources culturelles. Et Paris, c'est toujours Paris.

Je connais tout cela, direz-vous peut-être.

Mais peut-être ne connaissez-vous pas nos tarifs spéciaux de week-end. Partir un samedi, rentrer un dimanche. Si le cœur vous en dit, vous restez une semaine entière. Ou un mois entier. La durée de validité des billets de week-end à prix réduits vous y autorise. On vous demande seulement de ne pas

voyager pendant les jours ouvrables.

Au départ de Genève, Amsterdam et retour en classe économique coûte 265 francs. Bruxelles, c'est 240 francs, Munich 186 francs, Paris 191 francs, Vienne 380 francs.

Ces tarifs sont valables du 1er novembre 1972 au 31 mars 1973. (Paris et Vienne toute l'année).

Le prochain week-end, faites un geste. A l'élu de votre cœur, offrez cette merveille: une ville inconnue.

Swissair ou votre agence de voyages IATA ont un grand choix de villes à vous offrir.

Plus vite, plus loin. **SWISSAIR**

